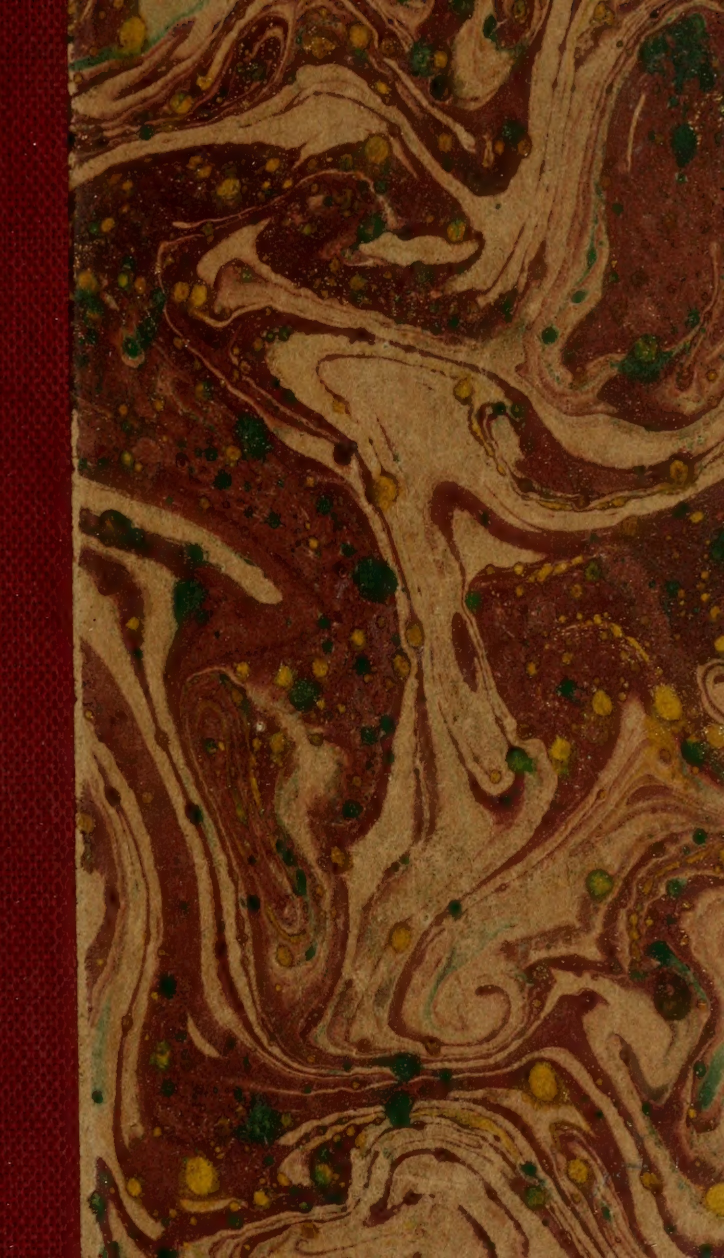


FRANÇOIS MAURIAC

L'Adieu
à
L'Adolescence

POÈME



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1911

L'Adieu à l'Adolescence

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (Section de la librairie) en Juin 1911.

DU MÊME AUTEUR

Les Mains jointes, poésies. Un volume, deuxième édition.
Prix. . . . . **3 fr. 50**

FRANCOIS MAURIAC

L'Adieu à L'Adolescence

POÈME

« Vous savez, mon ami, le charme des pas qu'on mène sur des traces bien-aimées... »

Maurice DE GUÉRIN.



PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1911

A

MAURICE BARRÈS

F. M.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

10 exemplaires sur papier de Hollande numérotés et paraphés par l'éditeur.

A ma Mère.

I

« O mon enfance, c'est vous toujours que je retrouve. »

Charles DEMANGE.

Mon Dieu, dois-je oublier...

MON DIEU, DOIS-JE OUBLIER...

Mon Dieu, dois-je oublier mes amours anciennes...?
En dépit de mon cœur, faut-il qu'une heure vienne
Où je chercherai moins tous ceux que j'ai pleurés,
Leur sourire flottant sur des traits adorés,
Dans l'album où sont les vieilles photographies?
Ah! Plutôt dédaigner ma jeunesse et ma vie
Et ce pressentiment d'un amour inconnu;
Mon Dieu, ce faible cœur que tout blesse et repousse,
Est le prisonnier d'une enfance trop douce.
Tous les départs sont vains : le voici revenu

Aux après-midi lourds et grinçants de cigales,
Quand mon front, caressé de paix familiale,
Penchait sur les cahiers des devoirs de vacances...

Mon Dieu, mon Dieu, délivrez-moi de mon enfance,
Elle est comme cet air de Lulli qui m'obsède,
Dont nos voix emplissaient le parc et la nuit tiède :
... « Ah! que ces bois, ces rochers, ces fontaines... »
Elle rechante en moi, vivante — et si lointaine,
Comme le vieux refrain des veilles de quinze août :
« Dieu de paix et d'amour, Lumière de Lumière... »
Ils évoquent, les mains jointes pour sa prière,
L'enfant qui chaque jour s'éloigne un peu de nous.
Des étoiles filaient et l'on faisait des vœux.
Le souffle de ma mère était dans mes cheveux.

On disait : nous irons à la première messe...
Et l'oraison du soir montait de nos jeunesses.
O formules! « *Dans l'incertitude où je suis,*
Si la mort ne me surprendra pas, cette nuit... »

Comme je me souviens de ce soudain silence,
Après les mots : *examinons notre conscience*.....

Un ciel prodigieux palpitait sur nos têtes.
Nos regards s'élevaient vers les chantantes cimes
Des pins — qui découpaient d'immobiles abîmes,
Des lacs de sombre azur où tremblaient des planètes...

Le fumeux horizon...

LE FUMEUX HORIZON...

Le fumeux horizon et ses roses fanées,
Et les tons adoucis du ciel crépusculaire
Ont évoqué les soirs de ma douzième année...
On s'endormait, l'été, dans la chambre encor claire,
Les doigts unis étroitement au scapulaire,
— Les veilles de congés et la prière dite
On s'endormait, pour être au lendemain plus vite...

Mon enfance où la vie était simple et réglée,
Avec quelle douceur ce soir t'a rappelée !

Je veux vous évoquer, ô fatigues divines
Dans les greniers brûlants, au long des cache-cache,
Dimanches de juillet, jardin, azur sans tâche,
Rires sous les chapeaux de paille des cousines...
... La barque s'accrochait aux herbes du vivier
Et le goûter, dans le fruitier, fleurait la poire.

La voiture, le soir, grinçait sur le gravier.
La lanterne, au tournant où l'allée était noire,
Apparaissait... et l'on interrompait l'histoire.
On s'endormait dans la victoria. Ma mère
En route commençait à dire la prière
Afin que nous fussions au lit, un peu plus vite.
Mais moi, je regardais sur les talus bleuis
L'ombre de nos chevaux, trop grande ou trop petite,
Et que nous étions, d'arbre en arbre, poursuivis
Par la lune... et je me disais : la lune vole...
Paisible, je posais mon front sur ton épaule,
O mère murmurant les mots des litanies,
Et m'éveillais, quand la prière était finie. —

« Voici le jour des prix et la fin de l'année »,
Me disais-je, évoquant les calmes Pyrénées,
Les casinos et leurs splendeurs imaginées,
Le parc, où l'on peut lire, en grand secret, des livres,
Le soleil sur les hauts sommets où il neigea...
Mon simple cœur d'enfant vous pressentait déjà
O musique inconnue, amour, douceur de vivre!

Je vous donne l'humble trésor...

JE VOUS DONNE L'HUMBLE TRÉSOR...

Je vous donne l'humble trésor de mon passé,
Les larmes d'un enfant que chaque heure a blessé.
Voici les jours sans joie et les grises journées,
Et les cœurs oubliés, dont chaque destinée
S'est mêlée à la mienne au sortir du collège,
L'éveil tremblant du cœur — l'infini sortilège
Des mots d'amour qu'on dit pour la première fois...
Tout ce que l'on découvre au timbre d'une voix,
Et dans l'ardeur des jeux, la gravité soudaine
D'un front pâle qu'on veut poser, on ne sait où,
Le poids des amitiés et des amours humaines
Et leur premier sanglot silencieux et doux.

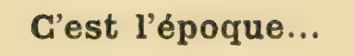
Puis ce fut ma seizième année humble et déçue.
Les noms chantaient en moi des villes inconnues,
Parmi l'affairement des bateaux en partance.
Mais déjà, je savais que notre âme nous suit
Au lumineux pays dont rêva notre enfance,
Que nous portons en nous le silence et la nuit
Sous les cieux inconnus, brûlant des paysages,
Aux îles, larges fleurs s'étalant sur les mers —
Que leur soleil torride et que leurs vents amers
Ne peuvent pas sécher les pleurs sur nos visages!

Mon Dieu, c'est avec vous...

MON DIEU, C'EST AVEC VOUS...

Mon Dieu, c'est avec vous que je veille, ce soir.
Nul ne songe à venir dans la chambre. C'est l'heure
Où mes pauvres désirs et mes humbles espoirs,
Tout ce qui dans mon cœur chante, murmure et pleure
S'apaise en attendant le même crépuscule
Où je fus un enfant déchiré de scrupules...
Au collège, les vents étaient chauds et suaves,
Comme alourdis d'encens rares et de tilleul,
L'enfant commença de rêver et d'être seul —
Et pressentant l'amour inconnu — devint grave...

Ce soir, où la mort est si lente d'un beau jour,
Comme ils doivent piailler les moineaux, dans la cour
Où toujours il restait du pain après quatre heures!
Une même langueur sur le collège passe,
A l'étude un enfant rêve à la même place
Où je pleurais d'énervement, comme je pleure,
Dans ce soir trop pareil à ceux de mon enfance,
Sur le même abandon et la même souffrance...



C'est l'époque...

C'EST L'ÉPOQUE...

C'est l'époque où caché dans la cabane, on guette
Les oiseaux de passage au ciel couleur de boue.
Il pleut. Je suis dans le salon où ma sœur joue
Et chante pour moi seul *les amours du poète.*
Et ces cris de douleur sur mon âme inquiète
Passent — comme le vent d'automne au jardin triste :
Elle songe à tous ceux pour qui l'amour humain,
L'amour est ce qui vaut la peine qu'on existe...

Et cette âme, ô mon Dieu, seule sur le chemin
Où c'est loin de l'amour, que votre amour l'attire, —
Elle vers qui descend le vol de rêves pires —

Pleure au cœur de ce soir d'octobre inconsolable,
Ce soir dont les brouillards traînent au ras des sables,
Où les pins vagues sont des fantômes blessés
Comme des amitiés et des amours passés...

Le ciel, pâle de crépuscule, se dévoile.
Le vent fait repleuvoir sous le couvert du bois.
C'est l'heure, où vers la fin de septembre, autrefois,
On jouait au premier qui verrait une étoile.

Nous nous sommes encore...

NOUS NOUS SOMMES ENCORE...

Nous nous sommes encore enveloppés des brumes
Dont se voile éternellement le port désert.
Et comme au temps de notre enfance, nous voulûmes
Pendant toute la nuit, rester les yeux ouverts.
Ah ! que ce soit la même angoisse qui nous prenne
En écoutant pleurer, dans les brumes du port,
Les appels prolongés et tristes des sirènes,
Qui nous faisaient rêver, jadis, d'étranges morts,
D'océans refermés sur d'immenses naufrages.

Demain, parmi les tas de caisses, les ballots,
Nous irons sur le port rêver de grands voyages
Et mêler notre rêve à ceux des matelots —

Comme aux après-midi gris et froids de dimanche
Où nous allions en promenade, deux à deux.
On avait déserté le port silencieux
Et les hommes avaient cargué les voiles blanches,
Quittant le fleuve lourd et les quais embrumés
Pour la ville, où les magasins étaient fermés.
Et nous seuls, sur le port, allions en longue file,
Collégiens pensifs, aux songes imprécis,
Et le jour se mourait sur l'ennui de la ville
Dont l'immense lueur faisait un ciel roussi...

En les mornes retours d'anciennes promenades,
Un départ éternel endeuillait cette rade,
Des musiques jouaient, aux soirs pesants de fête... —
Je vous rends grâce, ô port tranquille, ô fleuve jaune,
O ma ville immuable et douce, pour l'aumône
De souvenirs, de visions que vous me faites,
Pour l'écho revivant de mes pas attardés,
Pour mes songes d'enfant que vous avez gardés.

En ces jours de vacances tristes...

EN CES JOURS DE VACANCES TRISTES...

En ces jours de vacances tristes, je reviens
Dans la ville immuable et morne — dans la ville
Où furent des amis dont mon cœur se souvient.

Le jardin où joua mon enfance tranquille
Offre encore à mes pas ses tournantes allées.
Je reconnais l'odeur et le jour de ces rues,
Dans les temps de congés, si souvent parcourues,
Les vitrines où ma figure s'est collée

Et ce trottoir que j'ai remonté si souvent
Avec un ami mort dans sa vingtième année.
Je reconnais la voix de cette heure sonnée
Quand j'étais un enfant paresseux et rêvant,
Et qui mourait d'ennui sur les cours de licence.

Des mêmes camaïeus, la chambre se décore,
La voix y chante encor de mon adolescence,
Et dans la glace de la chambre tremble encore
Le sourire de ceux qui ne souriront plus...
Il y traîne les mêmes livres, souvent lus,
Il y a des brouillons de lettres commencées
Où j'expliquais à cet ami, mort aujourd'hui,
Mes jours pesants de solitude, — et mon ennui.
Et d'autres amitiés que j'avais délaissées
Y revivent dans de vieilles correspondances.

O chambre, où s'exalta ma grave adolescence,
Où pleura sa détresse et chanta son espoir,
Comme j'ai reconnu ton visage des soirs !

O toi qui m'attendais fidèle, dans l'ennui
Des printemps lourds, des durs étés, des hivers blêmes,
Tu retrouves enfin le même enfant — le même
Qui lisait tant de vers et pleurait dans la nuit!...

Vous avez oublié...

VOUS AVEZ OUBLIÉ…

Vous avez oublié ma voix jeune et ses plaintes
O Soir, pareil à ceux où j'avais les mains jointes
— Mes mains d'enfant très sage et disant l'oraison…

On va prier, ce soir, dans beaucoup de maisons.
Les enfants, à genoux, ont des distractions,
Songent à l'analyse — elle n'est pas finie —
Et s'endorment un peu pendant les litanies.

C'est l'heure où traînant leurs souliers aux pavés ternes
— A l'âge où l'on commence à rêver et se taire —
Vont des collégiens ayant dans leur giberne
Les vers de Jean Racine et ceux de Baudelaire...

Dès le collège...

DÈS LE COLLÈGE...

Dès le collège, et sous les platanes d'automne,
Phèdre nous fit songer aux amours défendues,
Et votre voix blessée — ô princesse Hermione,
Nous disait : Toutes les tendresses vous sont dûes...

Ces enfants, que faisaient pleurer le crépuscule,
De Roxane goûtaient les secrètes délices
— Titus leur sembla fou, dans l'ardeur qui le brûle,
De préférer l'empire aux yeux de Bérénice,

Et de ne pas mourir, quand elle fut partie,
Laissant comme un désert cette Rome brutale,
Le soir où les vaisseaux s'éloignèrent d'Ostie
Avec ton cœur — Petite Reine orientale...

Nous disions : Andromaque, ô princesse farouche,
Qui connus le plaisant amour dont tu te sèvres,
Que n'oses-tu te souvenir, sur d'autres lèvres,
Des baisers du Troyen qui scellèrent ta bouche ?

Aucun voile de deuil — ô sœur de Bérénice,
Ne met tant de lumière au front d'une mortelle.
L'amour mystérieux valait le sacrifice
D'un excès de fierté, par où tu fus plus belle...

Ainsi le chœur fervent des grandes héroïnes
Chargeait de volupté notre seizième année
— Et songeurs, nous portions dans nos jeunes poitrines,
Le désir d'une amour souffrante et passionnée —

Soir complice...

SOIR COMPLICE...

Soir complice, soir triste où rôde le péché
— Ta fumée immobile au ras des toits penchés
Est là, comme un désir fiévreux que rien n'apaise.
Je suis l'enfant que trouble une pensée mauvaise
Dans l'éparse douceur d'énervants crépuscules
— Celui que j'ai connu, déchiré de scrupules,
Et qui fermait les yeux et secouait la tête...
Mais il sent mieux hélas ! Que ta douceur persiste,
O chaud baiser du soir sur son âme inquiète !
Et rêvant d'un amour qui le laisserait triste,
Et goûtant la langueur morte du paysage
— Il attend de brûlantes mains sur son visage...

Consolez-vous, mon cœur...

CONSOLEZ-VOUS, MON CŒUR...

Consolez-vous, mon cœur, si nul ne vous console
— Hélas ! Comme la nuit reflue en vous... plus rien
Qu'une peine sans cri, qu'on ne comprend pas bien,
Un désespoir muet d'enfant, dans une école.

Je songe à la chapelle où le collège chante.
Loin d'elle, je n'ai su donner à mon cœur las
Que les soirs lourds où les amis ne viennent pas,
Les pleurs dans le secret — et les vaines attentes...

Ah ! Dans l'ennui pesant et doux de ces journées,
J'ignorais cette sécheresse de mon cœur —
O mon Dieu, rendez-moi l'ineffable langueur
Des méditations et des vêpres sonnées...

La Force qu'on puisait aux oraisons sereines
Que mes frères et moi, nous disions en commun —
A l'époque, où petit garcon timide et brun,
Je faisais la communion, chaque semaine,

Et les silencieux glissements sur les dalles
Aux retours de la Sainte Table, pieux et lents —
Quand deux petites mains comprimaient nos fronts pâles —
Quand nos cœurs se donnaient avec un tel élan...

C'est la vie, aujourd'hui, les livres trop connus,
La facile et médiocre vie où le cœur s'use
— Et malgré les amours dont ma langueur s'amuse,
C'est une solitude, hélas ! où Dieu n'est plus.

Et voici que ce cœur, lourd d'un immense espoir,
Sur la route, demeure en arrière des autres.
Il écoute — laissant s'éloigner les apôtres —
Une vague musique éparse dans le soir...

Las des recueillements et des beaux soirs vécus,
Tu trembles de désir dans cette nuit complice,
Et devines un monde inconnu de délices
— O pauvre cœur d'enfant qui veux être vaincu !

O mon Dieu, vers qui je reviens...

O MON DIEU, VERS QUI JE REVIENS...

O mon Dieu, vers qui je reviens comme autrefois,
Vous avez fait chanter comme autrefois les voix
— Les voix d'enfants, si doucement inexpressives.

Ces voix redisent les cantiques anciens,
Comme un vent saturé vient des lointaines rives
D'un pays que j'aimais et dont je me souviens...

Chants si naïfs et si dépourvus de génie,
Mais lourds de la ferveur des âmes endormies,
Ils me disent le clair jeudi d'un mois de mai :

Communion, ô la plus douce, ô la première,
Quand on chantait : *le Ciel a visité la terre*
On s'avançait tremblant vers l'autel embaumé...

Hélas ! il est passé des ans et des années,
Sur ce jardin où tant de fleurs se sont fanées
— Où tant de feuilles ont feutré les vieux parterres...

L'enfant revient, tremblant de foi, vers le mystère
De ce joug dont vous avez dit qu'il était doux,
Mais un souffle, un regard peut l'éloigner de vous...

Son âme faible est accueillante aux mauvais rêves.
Je voudrais, ô Seigneur, que le jour qui s'achève
Ne jette pas pleurant dans les bras défendus

Cet enfant retrouvé mais si souvent perdu...

Un peu de lune pâle...

UN PEU DE LUNE PALE...

Un peu de lune pâle est dans l'azur. J'écoute
Claquer les sabots des faneuses, sur la route
Et regarde trembler les ombres allongées.
Que de choses sont là qui ne sont pas changées !...
Et mon cœur est aussi le même devant elles.
La douleur, qui le suit partout, n'est pas nouvelle :
C'est une même ardeur dans le même silence.
Sa jeunesse, pareille à son adolescence,
Redit les mêmes vers, au tournant des allées...

C'est donc l'âme, ô mon Dieu, des heures en allées,

Que vous avez daigné me rendre chaque soir,
Dans ce domaine triste où Vous me faites voir
Assis sous le figuier, et rêvant sur un livre
L'ami pensif et doux qui ne devait pas vivre.

II

« *Memento etiam, Domine famulorum famularumque tuarum... qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis.* »

Ordinaire de la Messe.
(*Mémoire des défunts.*)

Mon ami, ton cœur...

MON AMI, TON CŒUR...

Mon ami, ton cœur est le vieux port déserté
Dont les vaisseaux ne viennent plus troubler le songe.
Les lourds anneaux de fer que l'humidité ronge
N'ont plus à retenir tous ceux qui l'ont quitté.

Ils sont partis, tous les vaisseaux... toutes les joies.
Et depuis, le soleil en vain brûle les quais,
En vain, le ciel des nuits, plein de rêves, s'éploie,
Tu songes à ceux-là qui se sont embarqués

Te laissant seul au bord de l'eau que le vent ride...

Pensent-ils quelquefois au port silencieux,
Que, délaissé par eux, il est demeuré vide,
Et que tu vis encor de leur dernier adieu... ?

Ce sont encor les vols de palombes...

CE SONT ENCOR LES VOLS DE PALOMBES...

Ce sont encor les vols de palombes — la plainte
Si grave de ces pins qui m'ont vu si petit.
Mon cœur, il faut songer à ceux qui sont partis,
Mon cœur, il faut songer à tant de voix éteintes...

Je vais faire le tour du parc. N'est-ce pas l'heure
Où ma mère disait aux enfants de rentrer ?
Les lampes s'allumaient dans la vieille demeure.
J'entendais rire au loin l'ami que j'ai pleuré.

Le même vent d'automne est plein de nos soupirs.
Il me dit nos seize ans et leurs larmes sans causes,
Et de mourir encore une fois, à ces choses
Si douces, pauvre mort, de t'avoir vu grandir...

Dans la ville et ses soirs dont mon âme est blessée
— O toi dont j'ai baisé le front couleur de cendre —
Puissè-je retenir ton image effacée,
Tes gestes résignés et ta faiblesse tendre...

Sentir encor le froid de tes lèvres ternies,
Et le visage dans les mains — me souvenir
De ceux dont, à mi-voix, on conte l'agonie
Et qui ont tant souffert — et se sont vus mourir...

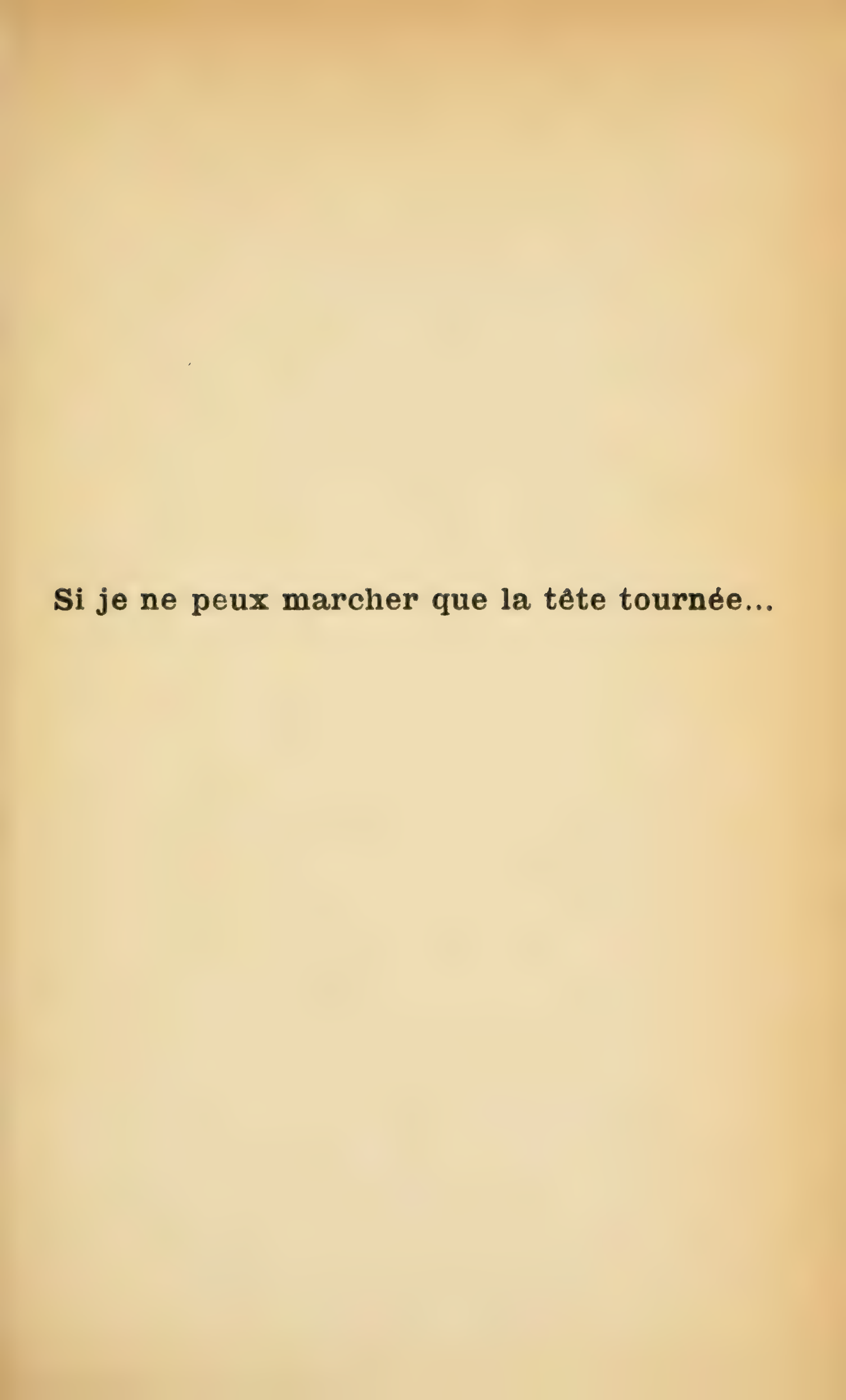
Les grands vents d'équinoxe...

LES GRANDS VENTS D'ÉQUINOXE...

Les grands vents d'équinoxe ont pleuré dans les bois
— Vents amers, parfumés aux lointaines contrées,
Qui disaient la fin des vacances, autrefois.
O souvenir, ô brume douce des rentrées...

Je songeais en quittant le parc déjà humide,
A l'enfant que j'allais retrouver, à l'ami
Dont le regard pensif caressant et soumis,
Illuminait pour moi les vieilles classes vides...

Il est mort. Sa pensée est en moi... sa pensée...
Dans le rêve de cet automne pluvieux.
— Inconsolable deuil dont mon âme est blessée,
O mon adolescence à qui je dis adieu !



Si je ne peux marcher que la tête tournée...

SI JE NE PEUX MARCHER QUE LA TÊTE TOURNÉE...

Si je ne peux marcher que la tête tournée
Vers un pauvre passé, sans joie et sans désir,
Et si ce cœur vaincu ne peut que défaillir
Et souhaiter mourir devant sa destinée,

Malgré tout, sois béni, pauvre mort, âme douce,
Enfant rêveur qui venais voir tomber le jour
Dans ma chambre — à la fin des après-midi lourds...
Tu m'attires encor, lorsque tout me repousse.

Aux vacances, dans le jardin où les étés
Se parfumaient de miel, d'herbe sèche et de cire,
Nul ne savait ce qui pleurait dans ton sourire...
Ah! Ton dernier regard aux horizons quittés!...

Grave petit ami des vacances passées
Qui devais préparer toujours quelque examen,
Voici l'allée où tu chassas — et le chemin
Où sur moi s'appuyait ta jeunesse lassée.

O pauvre mort, ô pauvre mort, le soir descend
Comme ceux d'autrefois où s'éveillaient nos rêves —
Et n'est-ce pas encor ton cœur adolescent
Qui près de moi, vers l'infini, pleure et s'élève ?

O mon enfant, tu m'es plus qu'autrefois fidèle,
Tu me suis pas à pas — je me sens mieux aimé,
Car depuis l'aube morne où tes yeux sont fermés,
La présence est en moi de ton âme immortelle...

Grandes vacances 1909.

Pourquoi ne pas venir...

POURQUOI NE PAS VENIR...

Pourquoi ne pas venir, ce soir où je t'attends,
Où seul — comme bien d'autres fois — avec ma peine,
J'écoute sur les toits pleurer le mauvais temps,
Et chanter une valse quelconque, où ta voix
S'évoque pour mon cœur, apaisante et lointaine...

La lampe veille, et les tisons, et l'humble croix,
Celle de mon bureau, qui nous vit devant elle,
Après avoir causé de rêves et d'espoirs,
Réciter en commun la prière du soir.
Je regarde, ô mon Dieu, ta douleur immortelle

Et je compare, avec une humilité grande,
Ta douleur immortelle à ma peine d'un jour...
Pourquoi pleurer, quand j'ai cet infini d'amour
Que tu donnes toujours sans que je te le rende?

O mon Dieu, qui demeurez seul après les autres,
Vous qui sûtes pourtant l'abandon des apôtres
Et qui fûtes souvent abandonné de moi,
Vous ne me demandez — est-ce une loi trop rude? —
Que de vous réserver les soirs de solitude,
Où, pour me laisser mieux connaître votre voix,
Brisant une très vieille et très chère habitude,
Celui qui fut ma peine et ma joie ici-bas,
Le plus aimé de mes amis ne viendra pas.

Le salon de famille...

LE SALON DE FAMILLE...

Le Salon de famille est tiède, et l'on a mis
Dans le vase un bouquet vieux rose de bruyères.
Le piano dont jouait ma sœur a dû se taire
Pour ne pas réveiller les enfants endormis,
Et mon frère l'abbé, le nez dans son bréviaire,
Inquiet de ne pas confondre les prières,
Cherche le Saint du jour en disant du latin.
Et l'on entend l'averse au gravier du jardin,
Sur la fougère, à l'infini des landes rousses...

Et dans l'ombre — loin de la lampe aux lueurs douces —

Je revois mon ami sur son livre — je vois
Son front et ses cheveux, tout baignés de lumière
Et ce regard plein de sommeil levé vers moi.
Je resonge en mon cœur où le souvenir pleure
A ne pas l'oublier, ce soir, dans la prière
Que je vais dire aux pieds de mon lit — et c'est l'heure.

Un jour clair et pesant...

UN JOUR CLAIR ET PESANT...

Un jour clair et pesant de juillet va descendre,
Mais il n'apporte rien que mon cœur ne connaisse
— Et tu seras encor, jusqu'au soir, ma jeunesse,
Une humble pénitente au front tâché de cendres —
Jusqu'à l'heure où les paysans brûlent des feuilles
Et où tout le jardin nocturne se recueille,
A l'heure où, confondant la brume et la fumée,
Tu pleures doucement de n'être pas aimée...

Si tu veux, nous irons sur la même terrasse
Où l'enfant, une fois, est venu — la dernière —
Silencieux devant les plaines et l'espace...
Devinait-il l'appel de toutes ces lumières,

Qu'il n'aurait plus ces nuits de douleur et d'attente
Où, de tous ses massifs et de toutes ses treilles,
Le vieux jardin, mourant de chaleur se réveille,
Et jette au vent du soir, comme une âme flottante,
Son odeur la plus forte et la plus irritante... ?

La terrasse est brûlante...

LA TERRASSE EST BRULANTE...

La terrasse est brûlante, où tu ne viendras plus.
De tout cet horizon décevant et confus,
Il ne monte qu'un bruit de feuilles remuées,
Et les clochers épars tremblent dans la buée.
Ce soir, leurs cloches vont sonner pour le quinze août,
Et je verrai la lueur brève des fusées
Au-dessus des lointains et vieux domaines, où
L'on fête, avec des cris joyeux, une Marie...
Ah! ces soirs parfumés de foin tiède et de prunes
Où tu ne verras plus, au velours des prairies,
S'élargir lentement une flaque de lune !

Voici que tout surgit parmi tant de lumière,
Et que songeant aux cœurs où l'amour surabonde,
Mon cœur est solitaire et brûlant comme un monde
— Et je pleure, les deux genoux dans la poussière. —

III

« Et vous fûtes la fleur intime et préférée
« Où savamment, les yeux fermés, fut respirée
« La divine amitié plus douce que l'amour. »

Robert Vallery-Radot.



Pourquoi faut-il...

POURQUOI FAUT-IL...

A Robert Vallery-Radot.

Pourquoi faut-il que l'on revienne des voyages
Avec le cœur pesant d'une misère accrue ?
En route, j'ai cueilli des peines inconnues,
Et toute la langueur de tous les paysages...

J'ai souffert. J'étais seul comme toujours. Les heures
Sont lentes à mourir dans la ville étrangère.
L'écho n'y chantait pas des voix qui me sont chères,
Les yeux n'y vivaient pas des amis que je pleure.

Je n'avais avec moi que ma peine, ma peine
Si médiocre, si basse et toujours obstinée...
Et pourtant, quand venait la mort de ces journées,
Mon cœur n'eut pas osé lui dire : tu me gênes...

Car à l'heure où mon front touchait la vitre obscure
Qu'en ces climats, une éternelle pluie inonde,
Me voyant terrifié d'être si seul au monde,
La peine mit des pleurs sur ma pauvre figure.

Pourquoi mon Dieu est-on moins seul, alors qu'on pleure?
Le passé vient vers notre cœur, et le désarme —
On reconnait le goût amer de chaque larme,
Et les jours anciens revivent dans une heure...

O lassitude...

O LASSITUDE...

O lassitude, ennui pesant de mes journées,
Quand le bonheur épars des tâches terminées
Est dans l'air calme et tiède où la ville s'endort.
Le dernier feu de la saison meurt sous la cendre
— Le ciel pâle et taché d'ardoise, semble attendre
Les vols des martinets qui n'y sont pas encor.
La rue a une odeur d'été, de pierre chaude,
Un parfum que l'on a remarqué, tout enfant.
Le jour qui, hier encor, s'en allait vite, rôde
Et s'attarde, en jonchant de ses fleurs, le couchant

Et lui sur les portraits de la chambre déserte
Où me sourit encore une âme bien-aimée.
Vois : un dernier tison est dans la cheminée
Mais il meurt — et déjà par la fenêtre ouverte,
L'humble chant va monter des voix accoutumées
De la rue — et l'odeur des soupes que l'on trempe.
La servante me dit : je vais porter la lampe —
Et je réponds : voyez, l'horizon se colore,
Les jours sont bien plus longs. N'allumez pas encore.

Mon Dieu, plus que le charme...

MON DIEU, PLUS QUE LE CHARME...

Mon Dieu, plus que le charme émouvant des visages,
Plus même qu'une voix basse et grave de femme,
Plus que les horizons voilés des paysages,
Vous me faites aimer le mystère des âmes.
— Ames douces, lagunes sombres qu'on délaisse,
Qu'en vos eaux dont je sais l'immobile tristesse
Mon visage, déjà meurtri se reconnaisse...!
Je n'aime plus qu'à me pencher sur vos fièvres
Et je n'ai plus que le souci de vos secrets,
Des mots tremblants et doux qui chantent sur vos lèvres
Comme un vol de pigeons posés aux toits dorés...

Le crépuscule lent...

« C'était un seul cœur avec plusieurs cœurs, et à travers ces cœurs, le même souffle d'amour et de vie. »

L'abbé Perreyve.

LE CRÉPUSCULE LENT...

Le crépuscule lent touche vos yeux tranquilles.
Ils songent aux baisers qu'ils n'ont jamais connus...
Qu'importent ces baisers ? Et que sont devenus
Ceux qui jadis s'aimaient dans cette même ville,
Et dont les pauvres os sont on ne sait plus où ?

Ah ! Redis avec moi les pures litanies,
Le « *pater* » et l' « *ave* » et le « *souvenez-vous* »
— Et que nos âmes soient dans la prière unies,
Pour que Celui qui fut leur bien ici-bas,
A l'heure de la mort ne les sépare pas.

Tu ne distingues plus le dessin des estampes,
Je ne comprends plus rien aux lignes que je lis.
Laissons venir la nuit sans demander la lampe,
Laisse vieillir mon cœur sans redouter l'oubli...

Vois, la chambre a reçu tout le soir calme en elle
Avec l'humilité d'une femme à genoux.
Pleurons de joie, ô mon enfant, d'avoir en nous
Une pure amitié qui se sent éternelle.

Ma mère me sourit...

MA MÈRE ME SOURIT...

Ma mère me sourit dans la photographie,
D'un sourire qui dit tout ce que fut ma vie
Jusques au soir où tu entras dans cette chambre,
Un crépuscule pâle et doré de septembre.
La lente nuit envahissait le ciel limpide,
Un ciel lavé, strié par des vols d'hirondelles...
Maintenant c'est l'hiver, et la vitre est livide
Comme une face ayant déjà la mort sur elle.

Mais mon cœur n'a pas froid. Il est resté le même ;
Comme il t'aimait, il t'aime encor dans ce soir blême,

Il ne se souvient plus des larmes anciennes
Et songe que c'est l'heure et qu'il faut que tu viennes.

Mon ami, mon ami, qui seras là bientôt,
La chambre qui le sait, s'apaise et se recueille...
De son feu, de sa lampe douce elle t'accueille.
Vois, comme elle, mon cœur à tout le reste est clos,
Sachant qu'un rien émeut ta tendresse inquiète...
O toi qui me souris en entrant — et qui jettes
Négligemment sur une chaise, ton manteau...

Il faut lire...

IL FAUT LIRE...

Il faut lire, mais je devine le sourire
Et le regard posé sur moi d'une âme chère,
Celle qui dit : « Je pense à vous dans ma prière »
Celle qui sait rester tranquille et ne rien dire,
Enveloppant de son silence lourd d'amour
Le paisible travail et la lente veillée...

O rires qui sonniez dans mes anciens jours,
Vacances d'autrefois, routes ensoleillées,

Cache-cache à travers les greniers et le foin,
Tous mes plaisirs d'enfant que j'ai laissés si loin
Dans la nuit des salons et des chambres fermées...
Jours de congé, dimanches trop longs, clairs jeudis,
Puis-je vous regretter, ce soir calme, où j'écris
Des vers, sous le regard d'une âme bien-aimée ?

La chambre te retient...

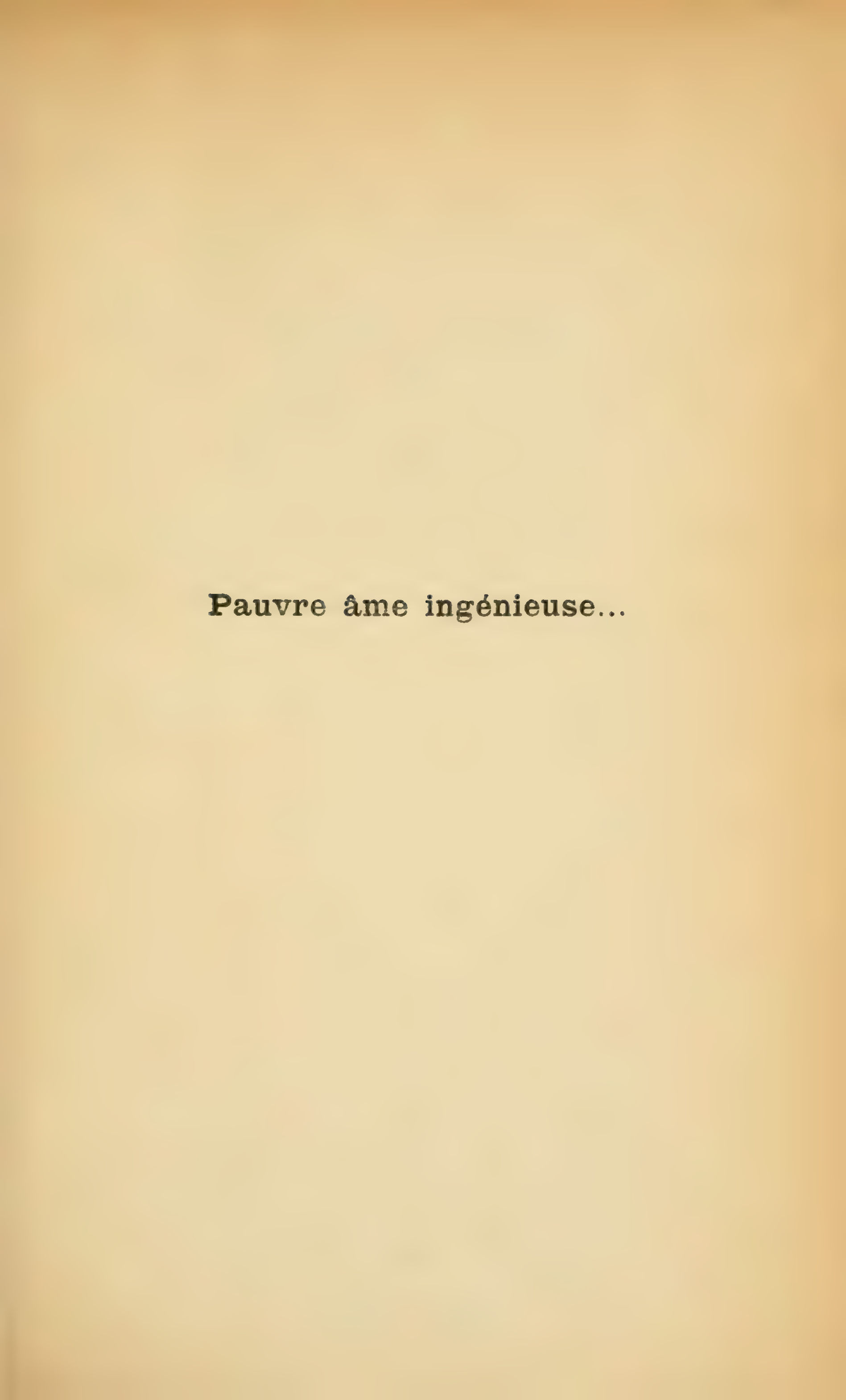
LA CHAMBRE TE RETIENT...

La chambre te retient dans son ombre... Demeure.
Reste silencieux, mon enfant — jusqu'à l'heure
Où nous faisions naguère une prière ensemble,
Et que joignant les mains, ce geste nous rassemble.
Comme un marin perdu songe aux lueurs du phare,
Songe à l'amour que le *Souvenez-vous* apporte.
Ah ! que le Bien-aimé qui pleura sur Lazare
Trouve une larme encor pour ton amitié morte...

O mon enfant, prions afin qu'elle revienne
Et parfume humblement nos pauvres destinées.
Redis les mots aimés de nos jeunes années,
Unissons doucement et ta voix et la mienne

Dans l'invocation, des vieux répons suivie.
Nous avons tant besoin l'un de l'autre! La vie
Est si dure aux enfants comme nous, que tout blesse.

Ah! Laissons voyager ensemble nos faiblesses —
Et que vienne le soir, où malgré tes silences,
Je souris doucement aux choses que tu penses,
Où moins amères sont les peines confondues
Dans la lente veillée et les heures perdues...



Pauvre âme ingénieuse...

PAUVRE AME INGÉNIEUSE...

Pauvre âme ingénieuse à te faire souffrir
Au rythme des chansons et des poèmes tristes,
Je veux penser à toi, dont la douceur existe
Encor, dans un pays inconnu, Dieu sait où...
Et qui seule, en la mort de la même soirée,
Dit peut-être mes vers d'autrefois, à genoux,
Où revit l'amitié que nous avons pleurée...

C'était des vers pour toi qui fus l'âme des soirs
Où pleuraient doucement nos jeunesses unies,
Quand surgissait — après des heures d'agonie —
Un vol tout frissonnant de rêves et d'espoirs,
Dans l'oubli du jour morne et des tâches finies...

Ce n'était pas la joie où tu rêvais d'aller,
Ni le bonheur humain que je voulais de toi...
— Ah! Qu'importait le vent d'automne sur le toit,
Lorsque nous étions deux à l'entendre appeler... ?

Nous regardions pensifs, dans la mort de ces jours,
La vitre ruisselant comme un visage en pleurs,
— Et nos cœurs voulaient bien aller vers la douleur,
La compagne fidèle et grave de l'amour.



Noms d'enfants oubliés...

NOMS D'ENFANTS OUBLIÉS...

Noms d'enfants oubliés dont rien ne me console...
Ceux qui jadis posaient leur front sur mon épaule
— Tristes âmes que j'ai d'un long regard suivies —
Sont partis dans la mort ou perdus dans la vie.

Les trop vives douleurs me furent étrangères —
Et je n'eus, o mon Dieu, que des peines légères
— Celles qu'on porte seul, au désert des journées —
Et vous voulez que telle soit ma destinée.

Et Vous m'avez donné, mon Dieu, la solitude
Où je n'ai que moi-même et des livres d'étude,
La vieille horloge au cœur de la chambre déserte
— Et ce carré de ciel par la fenêtre ouverte...

IV

« Dis, c'est assez rêver au bord des vitres pâles
« C'est assez se meurtrir le cœur à ce qui fut ! »

André Lafon.

C'est la terreur et la douleur...

C'EST LA TERREUR ET LA DOULEUR...

C'est la terreur et la douleur dans l'abandon
Quand on cherche, en dehors de Vous, une raison
D'aimer. Mon Dieu reprenez-moi dans ma misère,
Reprenez-moi meurtri, blessé, mais tout en larmes,
Comme un soldat vaincu qui vous jette ses armes,
Comme un enfant prodigue abîmé dans son Père.
Me voici... me voici... Vous ne répondez pas.
Aucun souffle. L'air est pesant sous le ciel bas.
Un ami qui devait venir, ne viendra pas.

Quelle heure a donc sonné ? Nul ne peut plus venir.
O mon cœur, tu voudrais t'endormir et mourir,

T'endormir et mourir, et ne plus rien entendre
Que les airs oubliés des vieilles chansons tendres,
Que les voix du passé qui fredonnent en toi,
Que les sanglots perdus de ton premier émoi...

Les heures, comme un flot...

LES HEURES, COMME UN FLOT...

A André Lafon.

Les heures, comme un flot, viennent mourir en toi.
Pourquoi guetter un bruit de pas dans le silence?
Ah! Le cœur n'est pas mort de ton adolescence.
Veux-tu donc le traîner toujours, comme une croix?

Mon enfant, mon enfant, regarde dans la glace
Ce visage meurtri, ta bouche déjà lasse,
Ton front déjà plus vaste et plus grave — et tes yeux
Où ne vit plus l'espoir immuable et joyeux.

Mon enfant, mon enfant, accepte et prends un livre.
Et qui sait si l'amour ne viendra pas plus tard ?
Tu marches vers des mains, des lèvres, un regard,
Vers l'amour que contient ce qui te reste à vivre.

Le sombre azur du ciel emplit les vitres closes.
Ton front sent la douceur des anciens baisers —
Et voici que reflue, en ton cœur apaisé,
La pieuse et souffrante humilité des choses.

Ce soir que j'attendais ..

CE SOIR QUE J'ATTENDAIS...

Ce soir que j'attendais pour que mon cœur s'y noie,
Ce soir qui vient comme une éternelle marée
Du fond de mon passé sans désir et sans joie
— Roulant des amitiés mortes, que j'ai pleurées,
Jetant des souvenirs aux plages de mon cœur,
Dont m'obsèdent encor l'ardeur et la langueur...
Le soir que j'attendais pour que mon cœur s'y jette,
M'enveloppe de ses parfums et de ses voix...
Ah! Pourquoi m'endormir au chant des autrefois
Dont les brumes ne valent pas qu'on les regrette?

Qu'importent la maison et l'ami que tu pleures,
Ce qui derrière toi, dans la nuit se recule ?
Mon cœur dégage-toi des formes et des heures :
Tu fus l'esclave trop soumis des crépuscules ;
Chacun d'eux est venu vers toi, comme un vainqueur,
Et t'a fait lourd de tous les rêves dont tu meurs...
O faible cœur, dont beaucoup d'autres ont besoin,
Quitte la chambre tiède où ton rêve s'isole,
Songe à l'enfant malade et laid que tu consoles :
L'heure est déjà tardive et le faubourg est loin...

Les camaïeus, l'odeur des violettes...

LES CAMAÏEUS, L'ODEUR DES VIOLETTES...

Les Camaïeus, l'odeur des violettes de Parme,
Et l'armoire en noyer d'une arrière grand-mère,
Le calme après-midi propice à ta misère,
Le soir pareil à ceux où tu cachais tes larmes,
O mon cœur, c'est la ville et Noël t'y ramène,
C'est la chambre d'enfant où s'endormait ta peine —
Vois les livres de prix que tu n'as jamais lus...
Mais ta chambre d'enfant ne te reconnaît plus.

O mon Dieu, vous avez tout fait pour que je change,
Vous avez clos les yeux des amis que j'aimais,
Vous m'avez prosterné devant ces yeux fermés,
Je marche enveloppé du vol de tous ces anges.

Vous avez mis sur mon chemin la paix sereine
De cœurs où mon cœur las sut puiser à mains pleines...

Aux étés lourds où l'âme est comme abandonnée,
A l'hiver blême — aux jours d'automne où il a plu —
A l'ennui du travail et des heures sonnées,
A la médiocrité de mes pauvres journées,
Je me résigne, ainsi que Vous l'avez voulu
— Et ma chambre d'enfant ne me reconnaît plus...

Tu n'es plus l'enfant triste...

TU N'ES PLUS L'ENFANT TRISTE...

Tu n'es plus l'enfant triste au cœur des soirs tombants
Qui toujours attendait qu'on vienne ouvrir sa porte...
Ni le cœur terrifié d'avoir déjà vingt ans
Qui veillait et pleurait sur son enfance morte.

O mon Dieu, Vous avez voulu que je connaisse
Cet ineffable espoir et cette certitude
Que l'amour a tendu les bras vers ma jeunesse.
Vous faites murmurer sur tant de solitude

Le vent du large, lourd de parfums inconnus,
Mon cœur — marin perdu qui pressent une terre,
Ne songe pas qu'il fut malade et qu'il est nu,

Et je croise les mains, attendant le mystère.

Croise les mains...

CROISE LES MAINS...

Croise les mains sur ton cœur et sur ton amour.
Marche les yeux baissés — ne voyant d'autre face
Que celle dont la paix est en toi pour toujours.

Sereine — indifférente au sourire qui passe,
A l'appel décevant du pauvre amour humain,
Sur ton cœur et sur ton amour, croise les mains.

Et que chacun, devant la ferveur contenue
D'un geste qui retient la plus sublime ardeur,
Songe à l'Etre Infini qui déborde ton cœur

En voyant sur ce cœur, la croix de tes mains nues.

Vous venez jusqu'à moi...

VOUS VENEZ JUSQU'A MOI...

Vous venez jusqu'à moi des lointains jours de l'an
— Mais vous avez quitté vos robes à volants
Et mon cœur s'est ému de vous revoir si grande.
Car vous ne jouez plus à tresser des guirlandes
Et vos cheveux ne sentent plus l'herbe fauchée...

Mais vous êtes la jeune fille un peu penchée
— L'espoir secret de toutes les adolescences.
C'est pour vous, que le cœur d'un enfant s'est gardé
Pur comme un cloître, avec des lys et du silence.
Dans ses yeux abaissés devant votre présence,
Vous boirez la langueur des beaux jours attardés...

Un jour, vous connaîtrez...

UN JOUR, VOUS CONNAITREZ...

Un jour, vous connaîtrez la maison où je suis,
Où mon adolescence erre en l'ombre des salles,
— Le jardin, où brûlait ce lourd parfum des nuits,
Mes nuits blanches d'enfant songeur et déjà pâle.
Comme un enfant, je vous dirai : c'est la charmille...
La terrasse encor chaude et le beau point de vue...
Mes mots seront pesants d'une joie inconnue,
Vous fermerez vos yeux meurtris de jeune fille,
Toute au silencieux bonheur de retenir
Dans vos tremblantes mains, mes mains abandonnées.

Mais ne pourrai-je pas garder mes souvenirs ?
Ne sourirez-vous pas de ma vingtième année ?

J'ai des morts dans mon cœur, je vous les donne aussi.
Vous garnirez de fleurs ces tombes inconnues.
Et devant celle où gît, sous une pierre nue,
Le mort le plus aimé qui n'était pas d'ici,
Lentement vous joindrez les mains, pour que la paix
Du Seigneur garde bien l'âme que j'ai pleurée.
Et si je dis : « Rentrons, il fait déjà plus frais,
La chambre, ô mon amie, est déjà préparée... »
Nous nous arrêterons ensemble sur le seuil ;
D'anciennes amours dont je porte le deuil,
Plus douces, revivront dans cet amour unique
— O mon cœur ! tu l'étonneras d'être apaisé,
Ce soir, pareil à d'autres soirs mélancoliques,
Où tu aurais voulu mourir de ce baiser...

Grandes vacances 1910.

Vous verrai-je plus tard...

VOUS VERRAI-JE PLUS TARD...

Vous verrrai-je plus tard dans ce salon obscur
Assiégé de chaleur torride — mais où l'aube
Glacée attend la fin du jour et se dérobe...
Et ne pourrai-je somnoler, la tête sur
La toile rude et si douce de votre robe...?

C'est le désir simplifié, c'est le désir
D'une âme qui n'est plus qu'une tendresse lasse,
Tranquille et cependant fatiguée à mourir,
Comme un enfant puni au désert d'une classe...
— Et sa douleur n'est plus qu'un rêve qu'elle chasse.

Pourquoi pleurer toujours comme un enfant puni ?
Pourquoi s'éterniser en de vagues misères ?
Elle tue, ô mon Dieu, ses désirs infinis,
Et vous demande, chaque jour, dans sa prière
Une compagne simple, grave et ménagère.

Août 1909.

Nous recevrons d'un même amour...

NOUS RECEVRONS D'UN MÊME AMOUR...

Nous recevrons d'un même amour, d'un même cœur
La joie et la douleur par vos soins, préparées —
Et j'évoque, ô mon Dieu, — avec quelle douceur ! —
La prière en commun dans les calmes soirées...

C'est *elle* qui dira l'oraison à voix haute
En demandant pour tous le pain de chaque jour...
Nos âmes sentiront descendre votre amour
Sur les enfants rêveurs qui chercheront leurs fautes...

Je mettrai votre croix sur leurs livres d'étude
Et le soir, j'en ferai le signe sur leur front.
Avant de s'endormir, ils auront l'habitude,
De croiser les deux mains en disant votre nom.

Ils vous reconnaitront dans les livres d'images
Laissant venir à vous, tous les petits enfants...
— Et comme ils aimeront l'église où l'on est sage,
Les cantiques si doux, les cierges et l'encens...!

Mon Dieu c'est la maison que vous m'avez bâtie.
Voici le jardin calme où joueront les enfants,
Je vois, les yeux au ciel, d'un regard confiant,
Les bras de votre croix dominer nos deux vies...

Mendiante qui n'osait plus frapper aux portes,
Mon âme était assise au revers du fossé
— Ecoutant les chansons lointaines du passé,
Se leurrant d'anciennes amours, à jamais mortes...

J'ai su le morne attrait de toutes les déroutes.
— Un instant, je fus las de marcher dans vos voies...
Mais vous saviez, Seigneur, où menait cette route,
— Vers quel amour inespéré, vers quelle joie...

O mon Dieu, qu'elle ne me soit jamais ravie,
Cette enfant trop longtemps cherchée et attendue...!
Et que ni la douleur, ni la mort, ni la vie,
Ne puissent séparer nos âmes confondues...!

Mon Christ est toujours là...

MON CHRIST EST TOUJOURS LA...

Mon Christ est toujours là, et les vagues estampes
Et les yeux troubles d'un pastel inachevé.
La même vitre est pâle où mes yeux ont rêvé.
Dans la mort de ce jour, j'allume encor la lampe
Celle qui nous verra debout — les mains unies,
Enveloppés de notre amour silencieux —
Le crépuscule lent traîne son agonie,
Mais la vitre s'emplit d'un ciel plus ténébreux...

Et si tu ne viens pas, mon enfant — dans les soirs
Où tant de jeunes cœurs pleurent de solitude,
J'irai vers le soleil couchant — sans désespoir,
De l'amour ayant su l'ineffable prélude,

Et son approche au cœur, plus grave que la mort...

Quel délire est passé sur mon âme étonnée,
Cette nuit, où j'entends gronder ma destinée,
Comme on entend la mer qu'on ne voit pas encor !

Mais si, dans le jardin des anciens départs,
Des vacances mourant lorsque l'hiver est proche,
Tu peux me dire un soir : « Je n'entends pas la cloche
« De l'Angelus... faisons encor le tour du parc... »
Comme ta frêle main tremblera dans la mienne !
Si nous voyons, longeant les parterres voilés,
Ma mère qui récitera son chapelet,
Que la simple grandeur de cette âme chrétienne
Fasse dans notre cœur l'amour silencieux...
Que de voir seulement passer l'ombre bénie,
Nous sentions dans nos cœurs, la présence de Dieu...
Que nos brûlantes mains un instant désunies,
En un acte d'amour, d'espérance et de foi,
Tracent sur nos deux corps, le signe de la croix... !

Dans le salon...

DANS LE SALON...

Dans le salon propice aux siestes taciturnes,
Où git le souvenir des étés oubliés,
J'évoquerai des fleurs dans vos bras repliés —
Roses lourdes encor de l'averse nocturne.

Après avoir tendu vers mes lèvres, chacune
De celles où s'était posé votre baiser,
Vous m'avez joué *la Sonate au clair de lune*,
Car vous savez mon cœur et comment l'apaiser.

Mon enfant, demeurez les mains inoccupées
Parmi l'accablement de l'heure — dans l'ennui
Du salon, où les lentes morts des fleurs coupées
Endorment à vos pieds mes languides ennuis...

Et puis joignez les mains pour la peine inconnue,
Héritage secret de mon adolescence...
Vous l'entendrez pleurer à travers mes silences,
Et c'est pour l'apaiser que vous êtes venue.

Calme, silencieuse et jamais importune
Au cœur qui pleure en moi et qui a tant souffert,
Donnez à l'infini sanglot de cette mer,
L'apaisement de *la Sonate au clair de lune*...

Grandes vacances 1910.

Le long de la tapisserie...

LE LONG DE LA TAPISSERIE...

Le long de la tapisserie aux teintes douces,
Les fauteuils anciens sommeillent dans les housses.
Nous regardons l'album où des photographies
Evoquent de l'immense oubli, tant d'humbles vies...
C'est un groupe de gens que l'on connut aux « Eaux »...
On ne sait plus leur nom... il y a des années...
Et quelle est cette dame en robe surannée,
Grave, sous l'amoncellement des cheveux faux ?
C'était l'époque où l'on parlait du « mal de vivre »
Où l'on se suicidait pour avoir lu des livres...

Cette petite fille au regard étonné
Et dont le pantalon dépasse un peu la robe,
C'est ma mère, et voici gros et court dans son aube,
Décoré, souriant, le Cardinal Donnet...
Encore des inconnus avec des inconnues
— Sourires effacés qui ne disent plus rien...
Ce sont des amitiés dont nul ne se souvient.

O mon amie, ô vous si simplement venue
Vers moi, sérieuse et calme avec des yeux distraits,
Sourirez-vous un jour parmi tous ces portraits,
Et des enfants songeant à des choses passées,
Diront-ils : « C'est grand-mère... elle était fiancée... ? »

Laissez l'ombre envahir...

LAISSEZ L'OMBRE ENVAHIR...

Laissez l'ombre envahir lentement le salon
Où vous allez chanter la prière que j'aime
— Celle-là que j'aimais, petit enfant — la même,
Dans la même langueur du crépuscule blond.
Mon Dieu, je voudrais voir les choses comme au temps
Où dans les soirs lents à mourir, le cœur s'éveille,
Et que les fleurs et que les brises soient pareilles
A celles qui m'ont fait découvrir le printemps...
... Oui, des enfants aussi riaient sur la grand'route.
Des paysans allaient vers d'humbles métairies.
La longue file des brebis se noyait toute
Dans la brume immobile au ras de la prairie.

Et les cris des bergers perçaient le cœur du soir.
Ah! ce sont bien les mêmes yeux qui vont le voir
Ce crépuscule humide et tintant de sonnailles,
Qu'au temps, où je pensais à vous, ô mon amie —
Et vous voyais sourire, au lointain de ma vie,
Sous les grands bords de ce simple chapeau de paille.
Je vous tendais les mains et je ne savais pas
Que le plus bel amour est le plus ordinaire...
Comme l'ami de tous les jours, et pas à pas
Le soir vient dans l'allée où votre robe est claire.
Allons les yeux au ciel pensifs et recueillis :
En voyant mes beaux soirs d'enfant le reconnaître,
Mon cœur chargé d'amour sent bien que le pénètre
L'ineffable douceur de n'avoir pas vieilli...

Vacances de Pâques 1910.

Les beaux soirs alanguis...

LES BEAUX SOIRS ALANGUIS...

Les beaux soirs alanguis de rose et de tilleul,
Les beaux soirs d'autrefois qui m'ont vu pleurer seul,
Les soirs amers et que dépeuplait votre absence,
Vont nous envelopper dans le même silence,
Nous prosterner devant les plaines infinies,
Et refléter leur ciel dans nos âmes unies...

Sur la terrasse où frissonnent les capillaires,
Le vent viendra mourir dans votre robe claire,
Lui qui sécha mes pleurs d'écolier solitaire...

Les doux géants blessés qui sur mes jeux d'enfant,
Balançaient, en pleurant à l'infini, leurs cimes,
Les grands pins se diront : « c'est l'enfant que nous vîme
« Un jour, lire en secret les livres qu'on défend...
« Ah ! Que *la nuit de mai* était douce à sa bouche... »
Témoins des jours en feu et bourdonnants de mouches,
Ils revoient cet enfant orgueilleux de souffrir
Dans les herbages parfumés où il se couche,
Et qui ne savait pas que vous deviez venir...

Quand le tocsin sonnait, de village en village
Le vent nous apportait l'odeur des pins brûlés...
— Cris de terreur, chevaux hâtivement sellés —
Mais lui restait l'enfant indifférent et sage.
Rien ne l'intéressait, que l'ardente lecture
Et les vers de Musset qui le faisaient pleurer...
Le soir s'alanguissait — paisible et désiré —
Et les hommes disaient : « la lutte a été dure
« Nous avons allumé, deux fois, le contre-feu... »

L'enfant cherchait au ciel les premières planètes.
Les appels et les voix s'éteignaient peu à peu...
Les cloches résonnaient pour une grande fête,
Mais plus douces — après le tocsin haletant...
Parfois un résinier le saluait : « le temps
Est plus frais... il a plu dans quelque endroit sans doute... —
Ecoutez, n'est-ce pas l'orage que j'entends ?
— Non, c'est une charette au lointain de la route... »

Du sable, un parfum chaud montait à son visage.
Alors l'enfant songeait : « c'est en moi qu'est l'orage... »
Et découvrait soudain l'orgueil de trop souffrir.

Mais il ne savait pas que vous deviez venir...

Comme nous sentirons en nous...

COMME NOUS SENTIRONS EN NOUS...

Comme nous sentirons en nous, notre âme ardente
Au seuil de la maison de campagne, trop grande !
Nous n'entendrons, dans le grand silence des landes,
Que les lointains cahots d'une charette lente...

Tout l'hiver, le parfum des grandes herbes reste
Dans la gaze des vieux filets à papillons
— Et le piano jamais accordé du salon
Nous redira le doux accablement de siestes.

Dans la salle à billard, les chapeaux de soleil
Evoqueront pour nous les vacances passées.
Des coqs se répondront — Et ce sera l'éveil
De nos cœurs, cette nuit lumineuse et glacée !

Je n'aurai plus besoin de vous — o souvenirs !
Mon enfance s'éloignera — humble servante,
Celle qui fut fidèle et ne peut plus servir.
Je prendrai dans mes bras ta jeunesse vivante.
Mon enfance dira : je meurs... il est aimé...

Tu t'anéantiras dans mes bras refermés.

La lente mort...

LA LENTE MORT...

La lente mort de ce tranquille après-midi
Emplit la chambre d'ombre, où nous avons causé.
O mon enfant, sais-tu ce que je n'ai pas dit,
Et les mots infinis que je n'ai pas osés... ?
Ah! Nous taire indéfiniment, sur la grand'route,
Où nous devons marcher sous le poids de nos cœurs,
Comme des mendiants que la besace voute!
— Et que, mourant de faim, de froid et de langueur,
Il suffise de ton regard dans mon regard
Pour oublier notre fatigue, et qu'il est tard,

Et que l'auberge est loin où la soupe est fumante...

Et quand le ciel des nuits est comme une eau dormante,
Quand les acacias jonchent les grands chemins
Où doit passer l'amour que nous portons en nous,
Qu'il suffise de la brûlure de tes mains
Sur ma tête endormie et lourde à tes genoux,
Pour qu'enfin délivrés du lugubre mystère
Des ciels boueux d'octobre où passent des oiseaux,
Nos deux cœurs soient creusés d'amour — comme les eaux
Où Jésus s'avança vers la barque de Pierre...

Et plus tard, bien plus tard — au soir qui vient toujours
Où nous quitte à jamais une âme bien-aimée,
Je me rappellerai ce que fut ton amour,
— Pour que tu sois, d'un simple geste, pardonnée...
— Pour que, te retournant, dès le seuil de la porte,
L'amour seul vive encor sur ma figure morte
— L'amour et le pardon grands comme la douleur
De mon dernier regard et de mes derniers pleurs...

Port-Royal...

PORT-ROYAL...

O Port-Royal où crie une ferveur immense,
Où l'amour prie encor des Religieuses mortes,
Où l'on ne parle qu'à voix basse, je t'apporte
Un cœur blessé de vivre et chercheur de silence.

Tes ruines ont gardé, dans le doux paysage,
L'amertume d'une prière interrompue,
Tu recèles encor cette piété sauvage
Des cœurs tremblants, à qui la Grâce n'est pas dûe...

Les lierres noirs luisaient de la dernière averse,
J'ai vainement cherché les traces bien-aimées
Des Solitaires amoureux de controverses
Que l'on a poursuivis dans leurs tombes fermées.

Mais qu'importe ? L'allée où ma peine se calme
Garde en son gravier blanc leurs cendres impalpables,
Les peupliers, les sycomores, les érables
Sont comme des martyrs agitateurs de palmes!

L'ardente mère Agnès et la mère Angélique
Et celles qui n'ont pas signé le « Formulaire »
Chantent comme autrefois en portant des Reliques,
Et foulent pieusement les dalles funéraires...

Sur ce banc traîne encor un livre de Nicole,
Racine est un enfant orgueilleux et pâlot.
Un bourdonnement sort des « petites écoles »
Avec les doux vers grecs scandés par Lancelot.

Jardins, ne fut-ce pas le même crépuscule
Où, pleurant au récit d'une amour déréglée,
L'enfant Racine, ému de délicats scrupules,
Savait par cœur le « Théagène et Chariclée... ? »

Tous vous ont trop aimés pour n'être pas ici
A cette heure où le ciel se décolore et change.
Sur cet obscur chemin qui monte vers « les granges »,
S'entretiennent Pascal et monsieur de Saci.

Je les suis pas à pas — âme toujours blessée
Qu'apaise votre deuil, jardins de Port-Royal...
Dans cette solitude, où s'exalta Pascal,
Elle avance rêveuse et lisant « les Pensées ».

Un soir d'été, devant l'infini de l'Espace,
C'est là qu'il se sentit troublé dans son esprit,
Il relut ardemment, peut-être à cette place,
Le papier qu'on trouva cousu sous son habit...

Pourtant, lorsque le cœur pressé de mille peines,
Blessé des mille traits d'un amour décevant,
J'évoque ton silence et les plaintes du vent
— O Port-Royal, où tant d'âmes furent sereines!

Je n'ose plus aimer ceux qui, toute leur vie,
Fiers comme les démons et purs comme les anges,
Ont âprement goûté, dans l'ombre de tes « granges »
L'austère volupté des belles hérésies...

FIN

TABLE

A. PICHAT. — Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Derniers Ouvrages parus :

P. ADAM. — *Soi*, roman. Un vol. in-18, nouvelle édition 3 50

ANSTEY. — *Vice-Versa*, roman. Un vol. in-18. . . . . 3 50

G. APOLLINAIRE. — *L'Hérésiarque et Cie*, nouvelles. Un vol. in-18 . . . . 3 50

P. AROSA. — *Mémoires d'une 50 HP*, roman. Un vol. in-18. . . 3 50

G. CHEREAU. — *Monseigneur voyage*, roman. Un vol. in-18. 3 50

— *La Saison balnéaire de M. Thébault*, roman. Un vol. in-18. . 3 50

CONAN DOYLE. — *Jim Harisson boxeur*, roman. Un vol. in-18. . 3 50

— *La merveilleuse Découverte de Raffles Haw*, roman. Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Mystères et aventures.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *Le Parasite*, roman. Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *La grande ombre*, roman. Un vol in-18 . . . . 3 50

— *Un Début en médecine*, roman. Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Nouveaux Mystères et Aventures*, nouvelles. Un vol. in-18. 3 50

— *Idylle de Banlieue*, roman. Un vol. in-18 . . . . 3 50

J. CRUPPI. — *Pour l'expansion économique de la France.* Un volume in-18. . . . . 3 50

A. FAURE. — *L'Individu et les Diplômes.* Un vol. in-18. . . . 3 50

— *L'Individu et l'Esprit d'autorité.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

FRAYCOURT (Paul). — *De la Charrue à la Pourpre*, roman. Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Dupécus*, roman. Un vol. in-18. 3 50

G. GRAPPE. — *Dans le Jardin de Sainte-Beuve.* Essais. Un vol. 3 50

... *mes, Révolu-* 3 50

... *Etudes révolu-* ... Un vol. in-18. 3 50

... *Démon de la* ... l. in-18. . . . 3 50

... *nce...*, roman. 3 50

... *Cité de l'épou-* ... vol. in-18 . . 3 50

R. KIPLING. — *Au Hasard de la Vie*, nouvelles. Un vol. in-18. 3 50

— *Lettres de marque.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *Simples contes des collines.* Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Nouveaux contes des collines.* Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Trois Troupiers*, roman. Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Autres troupiers*, roman. Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *Au blanc et noir*, roman. Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Sous les Déodars*, contes. Un vol. in-18 . . . . 3 50

KROPOTKINE. — *Autour d'une Vie*, memoires. Un vol. in-16. . 3 50

— *La Grande Révolution. 1789-1793.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *La Terreur en Russie.* Une forte brochure in-18 . . . . 0 50

— *Champs, Ateliers, Usines.* Un vol. in-18 . . . . 3 50

LORRAIN (Jean). — *Les Lépillier*, roman. Un vol. in-18. . . . . . 3 50

AD. MITHOUARD. — *Les Marches de l'Occident.* Un vol. in-18 . . 3 50

J. SAGERET. — *La Jeunesse de Paul Méliande*, roman. Un vol. in-18. . . . . 3 50

SAINT-MARCET. — *Aventurine*, roman. Un vol. in-18. . . . . . 3 50

TOLSTOI. — *Œuvres complètes*, tome XXI. — Traduction littérale et intégrale. — *Les Quatre Evangiles*, 1re partie, 1885. Un vol. in-16. . . . . 2 50

O. WILDE. — *Le Crime de lord Arthur Savile.* Un vol. in-18. . . 3 50

— *Intentions.* Un vol. in-18. . . . 3 50

— *Poèmes.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *Le Portrait de Dorian Gray.* Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Le Portrait de Monsieur W. H.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *Le Prêtre et l'Acolyte.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

— *Théâtre I.* — *Les Drames.* Un vol. in-18 . . . . 3 50

— *Théâtre II.* — *Les Comédies.* — *I.* Un vol. in-18. . . . . 3 50

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

